

L'ÉGLISE S^t-NICOLAS
AU FAUBOURG S^t-CYPRIEN

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS

AU

FAUBOURG SAINT-CYPRIEN

DE TOULOUSE

SAINT-NICOLAS

FABRIQUE SAINT-CYRILLE

1852

IMPRIMERIE SAINT-CYRILLE

1852

Recopie XIX 114

L'ÉGLISE
SAINT-NICOLAS

AU

FAUBOURG SAINT-CYPRIEN

DE TOULOUSE

1890.



TOULOUSE
IMPRIMERIE CATHOLIQUE SAINT-CYPRIEN
ALLÉES DE GARONNE, 27.

CHAPITRE PREMIER

LE FAUBOURG SAINT-CYPRIEN

CHAPITRE II

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SON HISTOIRE

CHAPITRE III

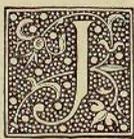
L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SA DESCRIPTION

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SA RESTAURATION



MES BIEN CHERS PAROISSIENS ,



E sais combien vous aimez votre église paroissiale : vous l'aimez comme des enfants bien nés aiment leur vieille mère.

Que de souvenirs vous attachent à ses antiques murailles !

C'est là que se sont accomplis les plus grands actes de votre vie chrétienne ; c'est là que vous avez reçu les plus signalés bienfaits de Dieu, et que vous avez goûté les plus pures joies.

J'ai pensé qu'il vous serait agréable de connaître l'histoire de cette vieille église, qui, depuis plus de 500 ans, est debout au milieu de notre grand faubourg Saint-Cyprien, comme le témoignage de l'antique foi de vos pères, dont elle a vu passer sous ses voûtes les pieuses générations.

J'ai prié l'un de mes jeunes et dévoués vicaires de faire, dans nos archives publiques, les recherches nécessaires pour vous donner un abrégé de cette histoire.

C'est le fruit de ce consciencieux et intelligent travail que je suis heureux de vous offrir aujourd'hui.

A vous d'ajouter à ce livre, si plein d'intérêt, une dernière page qui ne sera ni la moins belle, ni la moins éloquente.

Cette page, vous l'écrirez en lettres d'or par vos pieuses largesses.

Oui, bien chers Paroissiens, en coopérant par vos aumônes à la restauration de ce magnifique monument que vous ont légué vos pères, en même temps que vous accomplirez un grand acte de piété filiale que Dieu saura récompenser, vous écrirez la plus belle page peut-être de l'histoire de votre Paroisse.

C'est là ce qu'attend de vous, avec une ferme confiance,

Votre bien dévoué pasteur,

H. BALLARD,

CURÉ-DOYEN DE SAINT-NICOLAS.

Toulouse, 6 avril 1890.

Saint jour de Pâques.





MONSIEUR L'ABBÉ,



EST avec un vif intérêt que j'ai lu votre Notice sur l'église Saint-Nicolas. Elle résume avec une précision, unie à une sage réserve, la succession des constructions diverses de l'église, et décrit, avec un juste sentiment d'admiration, les Œuvres d'art qu'elle conserve. Le beau sanctuaire de la rive gauche est un des plus remarquables de Toulouse par l'unité et la hardiesse d'ensemble ; les voûtes et les chapelles offrent à l'étude des éléments variés et des comparaisons instructives ; son curieux clocher contient la cloche la plus ancienne de la ville, et la sacristie des orfèvreries remarquables.

Il était utile de mettre ces richesses en lumière, au moment d'une restauration complète du monument confiée à une direction éclairée et sûre. Vous l'avez fait, Monsieur l'abbé, de façon à attacher tous les paroissiens à l'œuvre entreprise.

Veillez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

J. DE LAHONDÈS,

Président de la Société archéologique.

Toulouse, 22 mai 1890.

NOTA

Les lettres gothiques qui commencent les chapitres ont été relevées sur une cloche du quatorzième siècle. Les écussons qui les terminent se trouvent en partie sur cette cloche, en partie dans l'église.

C'est le gracieux concours de MM. VIREBEN et DE MARIEN qui nous a permis d'en faire ici la reproduction.



AVANT-PROPOS



TOUT mon dessein, en écrivant cette modeste étude sur l'église Saint-Nicolas, a été de faire connaître les pages les plus intéressantes de ses Annales.

Ce n'est pas une simple monographie que j'ai tracée; ce n'est pas, non plus, l'histoire civile et religieuse du faubourg Saint-Cyprien que j'ai voulu faire: cette histoire locale, complète, doit bientôt paraître et prendre son rang dans la grande histoire de Toulouse chrétienne.

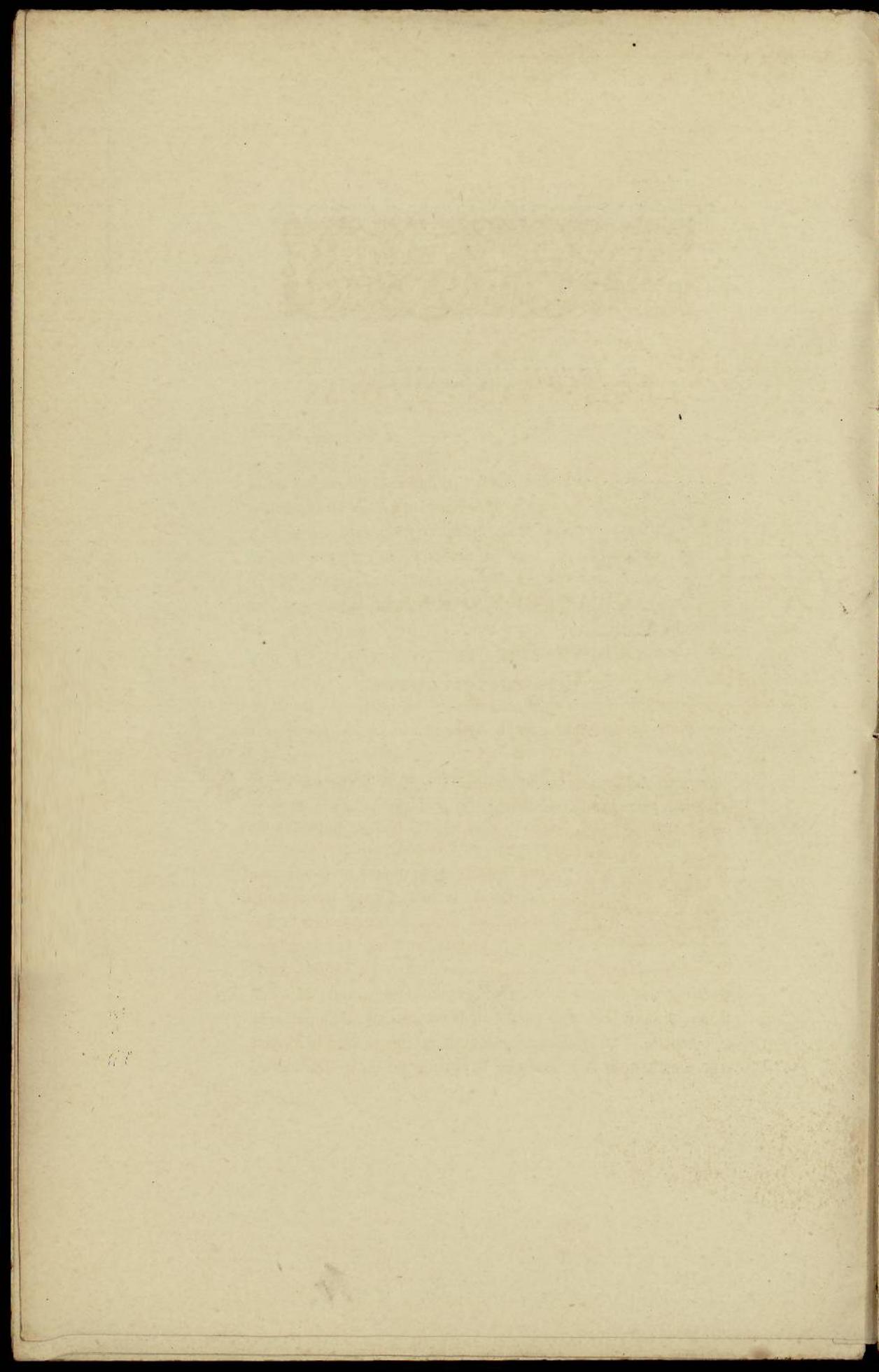
Dédiant spécialement cette étude à nos Paroissiens, j'ai essayé de coordonner les faits que j'ai pu croire, pour eux, les plus dignes d'intérêt.

Je serai largement récompensé, si je réussis à fortifier encore cet esprit paroissial qui se trouve dans les traditions séculaires de la paroisse Saint-Nicolas.

JEAN FOIX,

Second vicaire.







L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS

CHAPITRE PREMIER

LE FAUBOURG SAINT-CYPRIEN



l'ouest de la ville de Toulouse, entre la rive gauche de la Garonne et le plateau de Lardenne, s'étend le plus peuplé de ses faubourgs : Saint-Cyprien.

Son histoire est peut-être aussi ancienne que celle de la ville. Ce qui est certain, c'est que ses premiers établissements datent de la période romaine. Les annalistes de Toulouse mentionnent les derniers débris des solides constructions des Romains : thermes, amphithéâtres, murs de fortifications, dont les restes parsemaient encore, au siècle passé, la rive gauche. Une immense construction, connue dans le Moyen Age sous le nom de château de Peyrolade ou de la Chevalerie,

s'élevait entre la rue des Teinturiers, les allées de Garonne et la porte de Muret. C'était primitivement des thermes construits par les Romains. Les anciens actes font mention d'un chemin qui existe encore, nommé, en langue romane, *lo cami des Arcs*, s'étendant jusqu'au village de Cugnaux. Ce nom provenait d'arceaux élevés, sur lesquels était porté l'aqueduc fournissant les eaux nécessaires aux thermes ou bains de Peyrolade, en langue romane, *Bans de la Régine Pédauque*.

La Régine, être mystérieux et vénéré, était une sorte de fée, puissante comme une reine; elle avait pris la place, sans doute, dans l'imagination du peuple, de la nymphe des Romains, la déesse des Fontaines. Selon la croyance du Moyen Age, « cette « reine aurait parcouru nos Ardennes, poursuivant les animaux « qui habitaient les forêts voisines; elle serait venue souvent « se baigner dans les eaux pures qui sourdent du coteau, se « reposant sur les bords des fontaines, où elle aurait formé, en « fil délié, le lin soyeux recueilli dans les champs voisins (1). » Quoi qu'il en soit de ces mythes populaires, copies altérées des fables antiques, ce nom de reine Pédauque ou à Patte-d'Oie est resté dans les traditions et les monuments.

L'aqueduc, qui recueillait les eaux des sources de Lardenne pour les conduire, partie aux thermes de Peyrolade, partie dans les petits châteaux-d'eau de la ville, d'où elles se distribuaient en fontaines jaillissantes (2), portait aussi le nom de la Régine. C'était un ouvrage remarquable, rappelant ces magnifiques aqueducs romains qui amenaient dans la capitale du monde un volume d'eau énorme; il avait une longueur de quatre kilomètres et était supporté, d'après un ancien écrivain, par huit cents arcades; les vieux massifs de maçonnerie trouvés dans l'ancien

(1) Du Mége, *Institutions de Toulouse*.

(2) De Planet, *les Fontaines publiques à Toulouse*.

chemin de Cugnaux en sont les restes et en ont indiqué la direction ; il y a quelques mois à peine, des cantonniers faisaient sauter, à la mine, à l'entrée de la rue des Arcs, un reste de pilier romain qui hérissait le chemin.

Au seizième siècle, on voyait dans le monastère des Feuillants, bâti en partie sur les ruines de l'ancien château de Peyrolade, de grands murs, débris des fortifications romaines.

De nos jours, sur le chemin de Saint-Cyprien à Blagnac, on trouve encore d'épaisses murailles, restes d'un amphithéâtre construit par les Romains pour s'y livrer aux divertissements du cirque.

De la période de la domination romaine au commencement du Moyen Age on ne trouve, ni dans les écrits des historiens, ni dans les monuments publics, aucune trace de l'histoire du faubourg Saint-Cyprien. Cependant, par sa position dans le grand arc que décrit la Garonne, s'appuyant, par les deux extrémités de ses remparts, sur les bords du fleuve, il a dû, de tout temps, aider puissamment, de ce côté, à la défense de la ville.

Son commerce également devait être important. Sous ses murs, en effet, se réunissaient ces magnifiques voies romaines, sillonnant l'Aquitaine entre les Pyrénées et l'Océan, et aboutissant aux cités de Couserans, des Convènes, à Eauze, métropole de l'Aquitaine, et aux portes d'Espagne.

Dès le onzième siècle, le faubourg Saint-Cyprien ou *barri Sant Subra* — nous expliquerons l'origine de ce nom au chapitre suivant — était environné de solides remparts, qui ont fait place aujourd'hui aux allées de Garonne. Les courtines étaient crénelées et percées de nombreuses meurtrières. Deux portes donnaient accès à ce côté de la ville : la porte de l'Isle-en-Jordan ou de Lille et la porte de Muret. Une troisième porte, appelée

Taillefer, et placée entre les deux premières, près de la rue actuelle Coupe-Fer (1), ne resta pas longtemps ouverte; on se hâta de la murer pour mieux assurer la défense.

La porte de Lille, à l'entrée de la rue Réclusane, était défendue par un ravelin bien fortifié. De là partait un grand chemin conduisant à Saint-Michel-le-Château (*Sant Miquel lo Castel*), résidence habituelle du prieur de la Daurade. On voyait aussi, au pied du ravelin qui couvrait la porte, une fontaine à trois tuyaux, que les poètes toulousains ont chantée sous le nom de *Fount à las très Canèlos*. Une rue en conserve le souvenir.

Au-dessus de cette porte était placée une statue de saint Jacques le Vieux ou le Majeur. A côté de l'entrée se trouvait une recluse ou pénitente. Les recluses se condamnaient à rester enfermées dans une cellule jusqu'à la fin de leurs jours; elles vivaient de la charité publique. De là le nom de rue Réclusane.

La porte de Muret, placée à l'extrémité du quai des Ormes, maintenant cours Dillon, était protégée par deux tours; un ravelin en forme de bastion la couvrait.

Dans une de ces tours s'accomplit un fait mémorable pour notre histoire locale. C'était en 1462. Louis XI venait visiter Toulouse au lendemain de l'un des plus grands désastres que racontent ses annales: un incendie avait dévoré les deux tiers de ses maisons avec un grand nombre de personnes. Les Capitouls avaient fait dresser, dans la tour de droite, un autel sur lequel était un Missel ouvert; ils attendirent le Roi à l'entrée de cette porte. « Louis XI y étant arrivé (il venait du château de Braqueville, où il s'était reposé), les Capitouls, assistés du syndic de la Ville, le complimentèrent et le supplièrent de « vouloir bien, à l'exemple des Rois ses prédécesseurs, faire

(1) Il est regrettable que le nom de Coupe-Fer ait remplacé le nom historique de Taillefer.

« serment de garder les coutumes, franchises, privilèges de la
« Ville et de la Comté de Toulouse. Le Roi ayant répondu
« qu'il l'avait agréé descendit de cheval et, après s'être mis à
« genoux aux pieds de l'autel, avoir ôté ses gants et mis ses
« deux mains sur le Missel, à l'endroit *Te igitur* (1), fit le
« serment aux termes qui lui avaient été demandés par les
« Capitouls. Cela fait, le Roi se leva après avoir baisé le Cru-
« cifix. Ensuite, les Capitouls lui offrirent les clefs de la Ville,
« qu'il prit et rendit à l'instant à Astorc, un des Capitouls
« d'épée, en lui disant : Nous vous les commandons et
« gardez (2). » Ses largesses, à Toulouse, furent celles d'un
grand Roi.

Comme organisation municipale, « la cité de Saint-Cyprien, »
comprise soit dans l'enceinte, soit hors de l'enceinte des rem-
parts, faisait partie du Capitoulat de la Daurade et du Capitoulat
du Pont-Vieux : la grande rue Saint-Cyprien, à peu près, les
séparait. Toulouse était alors divisée en Capitoullats et admi-
nistrée par des Capitouls dont le nombre a varié de huit à seize,
organisation qui a duré jusqu'à la Révolution. Chaque moulon
ou groupe de maisons, dont les limites étaient fixées par un
cadastre, avait à sa tête un dizénier, qui recevait les ordres des
Capitouls.

C'est seulement à la fin du dix-huitième siècle, sous l'habile
impulsion de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse,
que le Faubourg Saint-Cyprien présenta l'aspect agréable et
grandiose qu'il a de nos jours.

Le cours des Ormes, défendu par un mur de quai, pour
résister aux débordements du fleuve, devint le cours Dillon, en

(1) Ce sont les premiers mots du Canon de la Messe.

(2) Lafaille, *Annales de Toulouse*.

souvenir de l'archevêque de Toulouse, Richard Dillon, qui l'avait fait construire. Une portion d'hémicycle, en forme de fer à cheval, remplaça les vieilles fortifications de la porte de Muret. Le rempart, qui de cette porte arrivait jusqu'à la porte de Lille, fut renversé. Une longue promenade prit la place des anciens fossés, se continuant en ligne droite jusqu'à la Garonne, bien en aval du barrage du Bazacle. Une large rue, dans l'axe du Pont-de-Pierre, rejoignit une magnifique barrière en fer, véritable œuvre d'art, brisée par la dernière inondation. Cette barrière fut élevée entre deux belles places, dont l'une porte le nom de Loménie de Brienne, auteur de ces embellissements, et l'autre celui du général Roguet, compagnon d'armes de Napoléon I^{er}.

Sur les deux côtés de la barrière, au milieu de ces larges boulevards, en face de la grande avenue de la Patte-d'Oie, furent placées deux statues colossales, « comme pour imprimer quelque majesté, nécessaire à l'entrée d'une grande ville ». L'une d'elles représente Toulouse environnée des emblèmes des sciences et des arts ; par le geste elle semble appeler les étrangers dans ses murailles ; elle ne manque ni de mouvement ni de grâce. L'autre, à la pose plus sévère, est la personnification de la province du Languedoc : le front orné de la couronne de ses comtes, elle contemple avec orgueil sa vieille capitale.

Le dix-neuvième siècle a donné ses faveurs et porté ses bienfaits à l'autre côté de la ville. Certainement le Faubourg Saint-Cyprien n'est pas jaloux de voir la capitale du Midi s'étendre et s'enrichir de nouveaux boulevards ; il partage sa gloire comme il a partagé ses infortunes. Mais le vieux Faubourg a le droit de compter sur l'avenir : le vingtième siècle approche et s'annonce plein de merveilles ; on serait content sur la rive gauche s'il apportait, comme don de joyeux avènement, une

gare de chemin de fer plus centrale; une digue ou d'autres travaux nécessaires pour maintenir dans son lit la Garonne en courroux; un vaste canal, parallèle aux allées de Garonne, selon les plans d'un habile ingénieur, unissant les deux points extrêmes de la courbe que trace le fleuve, et communiquant par un autre canal, perpendiculaire au premier, au bassin de la Daurade. Ainsi, le Faubourg serait grandement protégé contre les inondations, et un nouvel essor serait donné à son commerce et à son industrie. C'est le vœu de ses habitants, dont le nombre ferait la gloire de plus d'un chef-lieu de département.

LES PONTS ET LES INONDATIONS

La cité Saint-Cyprien était reliée à la ville par des ponts qui eurent à soutenir, dans tous les siècles, les fureurs de la Garonne. Mais, hâtons-nous de le dire, il ne faut pas comparer les divers débordements du fleuve, dont nous donnerons quelques dates, avec l'inondation de 1875 : des calamités aussi grandes sont heureusement rares dans les annales du Faubourg. Les crues de la Garonne, semblables en cela à celles de tous les grands fleuves, causaient ordinairement des ravages sur les deux rives, qui ne furent protégées qu'au dernier siècle.

Il est fait mention dans les anciens actes de cinq ponts qui étaient jetés sur la Garonne; il y en avait au moins trois au Moyen Age, d'après l'historien Bertrand. Le plus ancien était le Pont-Vieil, placé un peu en amont du Pont-de-Pierre actuel. Il fut emporté, une première fois, par l'impétuosité de la Garonne, un jour de samedi 1258. De nouveau reconstruit, il s'écroula, en partie, la veille de l'Ascension, en 1281, « lorsqu'on « baignait la croix, suivant la coutume, en laquelle chute deux

« cents personnes furent noyées ». Les deux Confréries de pêcheurs de Saint-Nicolas et de Saint-Pierre étaient, en effet, dans l'usage de faire une procession sur l'eau, chaque année, la veille de l'Ascension. Elle était présidée par un religieux bénédictin de la Daurade ; debout sur la plus belle barque, il portait une relique de la vraie Croix qu'il allait plonger dans l'eau, près de l'île de Tounis. Ce spectacle attirait sur les ponts et les rives du fleuve des milliers d'habitants. Enfin, le 5 avril 1523, « la Garonne déborda de telle sorte, dit Lafaille, qu'elle inonda le bourg Saint-Cyprien, ce qui causa la chute des plus grands édifices. La plus grande partie des maisons de l'île de Tounis furent renversées. Le Pont-Vieil fut de nouveau emporté sans qu'on ait jamais plus songé à le rebâtir. » Un reste de pilier, encore debout sur le fleuve, et une rue dans le voisinage en conservent le souvenir.

Le pont de la Daurade, bâti en 1192, grâce aux largesses du prieur de la Daurade, des abbés de Saint-Sernin et de Moissac, reliait les deux parties du Capitoulat de la Daurade. Durant le treizième siècle, ce pont était défendu, au milieu, par deux tours. Simon de Montfort, le chef de la croisade contre les Albigeois, les fit attaquer et se rendit maître de l'une d'elles : c'était en 1218. Deux ans plus tard, ce même pont de *Sant-Subra*, dit l'historien Nougier, fut ruiné par les assauts de la Garonne. « Il plut pendant l'espace de trois jours et de trois nuits sans cesser, de manière que grandes inondations survinrent en cette rivière, laquelle déborda bien largement, si bien qu'elle ne laissa ni moulin ni paixière, ni autre chose debout qu'elle ne l'amenât à val. Au pont il n'y resta que les deux tours. » On se hâta de le reconstruire, à cause de son importance. Mais trois siècles plus tard, dans l'inondation d'avril 1523, qui emportait le Pont-Vieux, le Pont de la Daurade était également menacé. La piété des habitants se réveilla et la foi fit des prodiges. On porta en procession le Saint-Sacrement

sur ce pont; or, il n'y eut pas plutôt paru que le débordement s'apaisa et la rivière rentra dans son lit sans plus en sortir, bien qu'il ne cessât de pleuvoir pendant trente jours. Cependant, en 1608, il fut définitivement emporté par une autre crue du fleuve : il était en bois, sauf quelques piles en maçonnerie de brique : une d'elles paraît encore dans le bassin de la Daurade; une autre, voûtée, flanque la muraille de l'Hôtel-Dieu.

Vers la moitié du seizième siècle, après la chute du Pont-Vieux, la construction du pont qui existe aujourd'hui fut décidée, et les fondements de la première pile furent jetés le 7 janvier 1553; la bénédiction de la première pierre eut lieu au milieu du concours des couvents et des paroisses, qui s'y rendirent processionnellement pour rendre grâces à Dieu. Ce pont, construit d'après les plans de Bachelier, l'élève de Michel-Ange, devait définitivement réunir les terres gasconnes à la cité Palladienne. Il a résisté jusqu'ici aux plus fortes inondations. Celle de 1875, l'une des plus désastreuses que nous trouvions dans les annales et qui a renversé tant de ponts, de monuments et de maisons, a trouvé le Pont-de-Pierre inébranlable. Béni soit Dieu! Il s'est alors souvenu des prières de nos aïeux aux jours de sa construction, car si ce pont se fût écroulé, de longtemps le Faubourg Saint-Cyprien, de nouveau si florissant, ne se serait relevé de ses ruines.

Depuis trois ans, sur la place du Chairedon (1), maintenant place Olivier, s'élève une belle fontaine; le généreux donateur a voulu dresser un monument de reconnaissance publique à tous les dévouements qui consolèrent les habitants du Faubourg dans cette dernière catastrophe. On sait que le livre de deuil de la paroisse Saint-Nicolas se remplit alors en quelques heures : elles se multiplièrent dans la nuit terrible, les scènes dramatiques de

(1) Cave ronde.

la lutte de tout un peuple contre la mort, au milieu du bruit des flots et des murs croulants ! Les survivants de cette épouvantable catastrophe ne peuvent se rappeler sans frémir, même à quinze ans de distance, le cri désespéré des mourants engloutis sous des ruines ! Que saint Nicolas, qui protège contre les fureurs des eaux, arrête le retour de semblables malheurs !





CHAPITRE II

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SON HISTOIRE



ERS la moitié du douzième siècle fut commencée l'église paroissiale actuelle, sous le vocable de saint Nicolas. Existait-il auparavant une église au Faubourg ? Tout nous porte à le croire. On pourrait même soutenir qu'elle était sur l'emplacement de l'église actuelle. La base quadrangulaire du clocher et ses fenêtres de pur style roman, qui sont à la hauteur de la voûte, indiquent des constructions antérieures. Peut-être se trouvait là cette chapelle dédiée à saint Cyprien, dont parle l'historien Catel (1). Evidemment, cette partie importante de la Ville, séparée des autres paroisses par la Garonne, devait avoir son église paroissiale au temps où existait déjà une Confrérie de pêcheurs, et où l'hôpital Saint-Jacques possédait un service religieux.

Mais, d'abord, d'où vient le nom de Saint-Cyprien qu'aurait porté cette première église et que porte encore cette partie de la Ville ?

(1) Historien toulousain du dix-septième siècle.

La martyrologe compte deux saints de ce nom : saint Cyprien le Magicien et saint Cyprien, évêque de Carthage. Quel est celui des deux que les habitants de la rive gauche choisirent pour leur protecteur ?

« L'on peut douter avec raison, dit l'historien Catel, pourquoi
« ce quartier de Ville, qui se trouve au-delà de la Garonne,
« est appelé Saint-Cyprien ou Sant-Subra, attendu qu'il n'y a
« aucune église qui soit bâtie sous l'invocation de Saint-Cyprien
« ou Sant-Subra, car ainsi est-il appelé dans les anciens titres,
« dans lesquels mention est faite de l'Hôpital du Pont de Sant-
« Subra, de la recluse de Sant-Subra, et, dans un acte de 1117,
« de ville de Saint-Cyprien, sur lequel doute j'ai appris qu'an-
« ciennement, audit quartier de ville, il y avait une chapelle
« qui était sous l'invocation de Saint-Cyprien, et qu'étant sur-
« venu un débordement d'eau, les habitants firent vœu de bâtir
« une église sous l'invocation de saint Nicolas, patron et saint
« tutélaire de ceux qui vont par eau et craignent le naufrage. »
Ce même historien raconte que de son temps on conservait, en cette église, dans un reliquaire fort ancien, des reliques de saint Cyprien et de sainte Justine. Ce qui confirme cette assertion, c'est que Baillet, l'auteur d'une Vie des Saints, après le récit qu'il fait du martyre de saint Cyprien le Magicien et de sainte Justine, au commencement du quatrième siècle, près de la ville de Nicomédie, ajoute : « On prétend qu'on a donné dans les
« siècles antérieurs quelques reliques de ces deux martyrs à la
« ville de Toulouse, et qu'on les garde encore dans l'église du
« Faubourg dédiée sous le nom de Saint-Cyprien et de Sainte-
« Justine, et sous celui de Saint-Nicolas. »

Or, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir, ni dans les annalistes toulousains, ni dans les traditions locales, aucune trace de l'existence d'une chapelle dédiée à saint Cyprien le Magicien. Il en est autrement des reliques, comme nous le relaterons plus loin.

D'après une autre tradition (1), les habitants de Toulouse avaient depuis longtemps une très grande dévotion pour saint Cyprien le Magicien, qui s'était converti, disait-on, après avoir été adonné aux sciences occultes, et avait obtenu les palmes du martyre. On racontait, en langue romane, l'histoire de sa conversion et ses démêlés avec le diable, histoire pleine de simplicité et de poésie, qui nous a été conservée. Serait-ce parce que le plateau des Ardennes était couvert d'épaisses forêts, où pouvaient se cacher de mauvais génies, que les habitants de la rive gauche auraient choisi Cyprien le Magicien pour leur défenseur et leur protecteur ?

Saint Cyprien, évêque de Carthage, était aussi anciennement très célèbre dans notre pays. A Carthage, deux églises avaient été élevées en son honneur; mais, au neuvième siècle, on ne sait dans quelles circonstances, ses reliques furent apportées en France, dans la ville de Lyon. Sous Charles le Chauve, et par son ordre, elles furent transférées de Lyon à Compiègne. Enfin, au commencement du douzième siècle, les reliques de saint Cyprien, avec celles de plusieurs autres saints, furent solennellement transportées dans la célèbre abbaye de Moissac. Cette translation du corps de l'évêque de Carthage fut si mémorable, que depuis cette époque elle est célébrée annuellement le 5 du mois de juillet; cette fête fut appelée par le peuple Saint-Cyprien des Moissons, par opposition à la fête « de sa naissance dans les cieux, le 16 septembre », qu'on appela Saint-Cyprien des Vendanges. Le chef de saint Cyprien de Carthage est conservé dans l'église abbatiale de Moissac, aujourd'hui église paroissiale, et son patronage est toujours fort en honneur dans cette petite ville, où il est resté très populaire (2).

(1) Elle est rapportée par Du Mége.

(2) Les Bollandistes.

Ne serait-il pas possible que le nom d'un saint, si célèbre en France avant le Moyen Age et dont les reliques étaient si vénérées, ait été donné à cette partie de la ville, qui était sous la dépendance spirituelle des Bénédictins de la Daurade ? On sait, en effet, que ces religieux étaient du même ordre que ceux de l'abbaye de Moissac, dont ils relevaient. De tout temps, les ordres religieux ont été, au milieu des peuples, les soutiens et les propagateurs de la dévotion aux saints, surtout si, par quelques circonstances providentielles, ils étaient l'honneur de leur ordre.

Actuellement, dans l'église Saint-Nicolas, les deux statues de saint Cyprien le Magicien et de sainte Justine, attribuées à Bachelier ou à ses élèves, ornent les deux côtés supérieurs du baldaquin qui surmonte le maître-autel : elles ont probablement appartenu à un rétable primitif.

Mais, à droite de cet autel, presque sous le baldaquin, existe un autel latéral dédié à saint Cyprien, évêque ; sa statue, qui le représente en habits pontificaux, quoique de peu de valeur, rappelle évidemment une tradition, et depuis bien des années, autant que nous avons pu nous en informer, elle le désigne comme le patron du Faubourg. Sa fête se célèbre dans la paroisse le 16 septembre, comme l'indique le Martyrologe ; mais, pour comble de confusion, celle de saint Cyprien le Magicien arrive le 19 septembre, à trois jours d'intervalle. Aussi, devons-nous respecter la liberté des opinions, en attendant que de nouveaux documents nous apprennent définitivement lequel des deux saints donna son nom et sa protection à cette partie de la ville. Que tous les deux, si célèbres sur la terre, si puissants dans les cieux, protègent toujours les habitants du Faubourg !

L'église Saint-Nicolas fut bâtie à la suite d'un vœu fait à ce grand saint par les habitants de la rive gauche.

Dès le quatrième siècle, saint Nicolas était célèbre dans toute la chrétienté. Il était né en Lycie, province de l'Asie Mineure, de parents riches, pieux et charitables. D'abord religieux et supérieur du monastère de Sion, il fut choisi, à cause de sa sainteté, pour être sacré évêque de Myre, ville importante de ce pays. Il illustra son siège et son siècle par la grandeur de son caractère, l'énergie de sa foi et le nombre infini de ses miracles ; il était le soutien des orphelins, le défenseur des vierges et la providence des pauvres ; il fut la lumière d'un concile et le conseiller du grand empereur Constantin. Il mourut plein d'années et de bonnes œuvres au milieu des archanges et des anges qui se rendirent visibles autour de sa couche. Son corps fut enseveli dans un sépulcre de marbre, et il commença aussitôt à en découler miraculeusement une liqueur odorante : elle semblait de l'huile à l'endroit de la tête et de l'eau à l'endroit des pieds. Il en coulait encore en 1719 : c'est ce qu'on appelait la *manne de saint Nicolas*. Cette liqueur fut, tout le temps, une source inépuisable de miracles ; elle attira autour du tombeau du saint une infinité de pèlerins, dont les uns venaient implorer son secours, et les autres le remercier de ses grâces.

Le corps de saint Nicolas resta à Myre jusqu'en l'année 1087. A cette époque, les Turcs menaçant cette ville, des marchands de Bari (1) enlevèrent le corps du Saint et le portèrent dans leur patrie, où ils bâtirent en son honneur une église magnifique.

Saint Nicolas est le patron des écoliers et des petits garçons ; on connaît la légende des trois enfants égorgés par un hôtelier avare et cruel et serrés dans un saloir, mais qu'il découvrit et ressuscita. Elle est racontée par saint Bonaventure, d'après la

(1) Port sur la mer Adriatique, en Italie.

tradition populaire. Il a toujours été aussi le patron des bateliers, pêcheurs, marins et mariniers, pèlerins et voyageurs sur mer : l'histoire de ses miracles explique ces divers patronages. Il était invoqué, à ce titre, même durant sa vie, et plusieurs fois, en effet, il apaisa des tempêtes.

Les Confréries des pêcheurs, nombreux sur les rives de la Garonne, l'avaient choisi, dès leur fondation, pour leur protecteur. C'est au milieu des dangers auxquels ils étaient exposés dans une inondation que les habitants du Faubourg firent vœu, si Dieu daignait apaiser le fléau, de bâtir une église sous l'invocation de saint Nicolas. Le fléau s'apaisa. Le vœu s'accomplit, et l'église, grand œuvre de la reconnaissance filiale envers ce Saint, s'éleva sur la rue principale du Faubourg comme un témoignage immortel de sa puissante protection.

Sans pouvoir donner une date absolument précise à ce vœu, et par conséquent à la fondation de l'église, nous pouvons cependant certifier qu'elle existait à la fin du douzième siècle.

En effet, le dernier jour de septembre 1197, sous le règne de Philippe-Auguste, roi de France, Raymond étant comte de Toulouse, et Fulcran, évêque, le prieur de la Daurade, Bernard de Montesquieu, avec l'approbation du conseil de son couvent, nomme, par acte authentique, Etienne de Villeneuve, recteur de l'église et chapellenie Saint-Nicolas, dans la ville de Saint-Cyprien, pour toute sa vie durant, et avec droit sur toutes choses en dépendant, avec obligation, pour ledit recteur, de donner chaque année au prieur et au couvent de la Daurade, en la fête de saint Justinien, dix sols thoulza (*decem solidos tholoza-nos*) (1). Cette redevance était acquittée, car nous trouvons, en l'an 1250, une quittance par laquelle Arnaud d'Aragon, prieur des Bénédictins, déclare avoir reçu la somme de dix sols thoulza,

(1) Manuscrit 615. Archives départementales.

que le curé de Saint-Nicolas, de Saint-Cyprien, Bernard, venait de lui remettre (1).

C'est en l'an 1200 que cette église fut consacrée, et on en célébrait annuellement l'anniversaire le dernier dimanche de février (2).

L'historien Bertrand raconte que Simon de Montfort, bataillant contre les Albigeois, assistait à la messe, à l'église Saint-Nicolas, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de la sortie des Toulousains contre son armée. Or, Simon de Montfort périt sous les murs de Toulouse, le 25 juin 1218.

Ainsi, l'église Saint-Nicolas compte parmi les plus anciennes églises paroissiales de Toulouse.

Les documents sont trop rares pour espérer donner un grand intérêt à l'histoire de l'église paroissiale du Faubourg. Voici ce que nous avons pu recueillir.

L'organisation primitive de la paroisse consistait dans l'administration d'un recteur ou curé, nommé directement par le prieur du monastère de la Daurade; deux prêtres secondaires lui étaient adjoints comme vicaires. Sa juridiction s'étendait sur tout le Faubourg Saint-Cyprien et sur la paroisse de Tournefeuille, son annexe. Pendant la croisade contre les hérétiques Albigeois, la rive gauche de la Garonne était occupée par les croisés; et d'après une tradition que nous avons recueillie dans la paroisse, saint Dominique aurait dit plusieurs fois la messe dans l'église Saint-Nicolas, avant de partir pour Muret, où se livra, peu de temps après, la fameuse bataille de ce nom, qui donna la victoire à Simon de Montfort. Cela paraît assez vraisemblable, d'après tout ce que raconte l'historien Bertrand.

Une grave contestation s'éleva, en 1334, entre le recteur et

(1) Manuscrit 615.

(2) D'après les relations d'une visite pastorale, en 1596.

les bailes de l'hôpital Saint-Jacques, à l'occasion de la sépulture des trépassés de cet hôpital. Le différend fut porté au Parlement, et, par une décision souveraine, le recteur, qui se refusait à ces fonctions, fut condamné à les remplir.

C'est surtout entre les prieurs des Bénédictins de la Daurade, patrons de Saint-Nicolas, et les curés de cette paroisse que s'élevaient de nombreux différends à propos de la redevance des dix sols thoulza dont nous avons fait mention. En 1307, le 30 mars, un moine, frère Bertrand, choisi par dom Amiel de Castagnier, prieur de la Daurade, et Bertrand de Sainte-Arthénie, curé de Saint-Nicolas, pour régler leur différend, rendit la sentence suivante : D'abord, les dix sols devaient être régulièrement payés. De plus, le recteur de Saint-Nicolas et ses successeurs devaient héberger ledit prieur, avec ses serviteurs et ses chevaux jusqu'au nombre de sept, pendant un jour et une nuit ; il devait le traiter dignement comme véritable seigneur. Ledit recteur et ses successeurs étaient obligés également d'aller assister aux processions que les Bénédictins faisaient dans leur monastère tous les dimanches, le dimanche des Rameaux et les jours des Rogations.

C'est dans cette même sentence arbitrale que nous trouvons le nom de Saint-Christophe donné primitivement à l'hôpital appelé Saint-Jacques. La chapelle de cet hôpital dépendait aussi du monastère de la Daurade, mais le curé de Saint-Nicolas avait le droit d'y percevoir les offrandes, avec charge, pour lui, d'y entretenir un prêtre pour le service religieux.

Les clauses de ce jugement ne furent pas toujours observées. Ainsi, Messire Jean Malrieu, recteur de la paroisse en 1467, se dispensa de ces obligations pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer. Le prieur Amalric de Senerge fit saisir du blé et de l'argent dans la demeure du recteur. De là un autre procès, où celui-ci fut de nouveau condamné à payer la redevance et à remplir toutes ses obligations.

Vers le milieu du quatorzième siècle fut instituée la Table de l'Œuvre ou Confrérie de Saint-Nicolas ; c'était le Conseil de fabrique de l'époque. Puis s'organisèrent successivement les Confréries du Purgatoire, du Saint-Sacrement, des Cinq-Plaies, de Saint-Roch, de Saint-Nazaire et de Saint-Barthélemy, ce qui nous montre combien la piété était florissante dans cette paroisse. Chacune de ces Confréries recevait des legs, qui composèrent dans la suite des ressources considérables ; les anciens registres (1491, 1518, 1644), ainsi que les contrats sauvés de la destruction, constatent que la Table du Purgatoire et celle de Notre-Dame possédaient plusieurs maisons au Faubourg et des vignes aux environs.

Ces Confréries étaient administrées ordinairement par quatre régents et un syndic. Elles faisaient célébrer de fort belles fêtes. Voici, d'après un manuscrit de nos archives, la relation d'une cérémonie religieuse du 3 mai 1574, jour de la fête de la Sainte-Croix : « Fut fait un grand triomphe, tant à la procession, « messe et sermon, où assista Monsieur le cardinal d'Armagnac, « archevêque de Toulouse, tant à la procession, messe que « sermon, et fit tout le devoir de sa charge, et l'assistèrent « Monsieur l'évêque de Rodez et belle compagnie de gentils- « hommes, conseillers au Parlement, conseillers au Purgatoire, « sénéchal, capitouls et grande compagnie de bourgeois, nota- « bles personnages, tant hommes que femmes, où jamais, à vie « d'homme, on n'a vu si beau et grand triomphe. »

Pour acquitter les obits des messes de fondation, dont le nombre augmentait tous les ans, la Table de l'Œuvre du Purgatoire appela de nouveaux prêtres. Ils étaient douze, dans l'année 1579, à la charge, en grande partie, de cette Confrérie. Ces prêtres étaient sous l'autorité du recteur, et portaient le nom de prêtres de la Douzaine ou de la Consorce. Ils étaient obligés, presque chaque jour, de chanter une grand'messe pour les défunts, avec diacre et sous-diacre ; ils devaient assister, au

chœur, à la messe de paroisse, à vêpres et aux autres cérémonies publiques, en surplis et avec le chaperon. Quelques années plus tard, pour plus de régularité, ils rédigèrent un règlement qu'ils soumièrent à l'approbation de l'archevêque, le cardinal de Joyeuse. L'esprit de ce règlement était celui d'une communauté (1). Ils devaient habiter ensemble, et on disposa pour cela la maison qui fait face à l'entrée de l'église, appelée Consource; on y voit encore quelques sculptures qui rappellent son ancienne destination.

En 1512, l'église fut restaurée et « ablanchie ». A cette même époque commença la construction des chapelles actuelles, comme nous le dirons au chapitre suivant.

Les reliques conservées dans l'église Saint-Nicolas étaient nombreuses, et constituaient un vrai trésor. Le lundi 22 mars 1638, elles furent vérifiées par M^{sr} Charles de Montchal, archevêque de Toulouse, qui était venu clôturer les exercices d'une mission de trois semaines. Dans la liste, fort longue, nous relevons : Une parcelle du bois de la vraie Croix, une pierre du Saint Sépulcre, « un peu du pilier où Notre-Seigneur fut flagellé », souvenirs probablement rapportés par les croisés; un grand os d'un bras de saint Nicolas, des ossements de saint Cyprien et de sainte Justine, des reliques de saint Simon et de saint Jude, apôtres; des reliques de saint Jean-Baptiste, de sainte Madeleine, de saint Laurent, de saint Augustin et de saint Blaise; des habits de Notre-Dame. Des reliquaires précieux les renfermaient. Tout a disparu pendant la Révolution. On ne possède plus qu'une relique de la vraie Croix et un ossement de saint Nicolas.

Au dix-septième siècle, de nouvelles difficultés surgirent au sujet des fonctions curiales dans l'hôpital Saint-Jacques. Par un acte du 16 mai 1652, une transaction fut faite entre les intendants de cet hôpital et le recteur de Saint-Nicolas, Messire

(1) Archives départementales.

Raymond de Cominhan, magistrat présidial à la sénéchaussée de Toulouse. D'après cette transaction, les domestiques de l'Hôtel-Dieu étaient tenus de reconnaître chaque année, à Pâques, la paroisse Saint-Nicolas.

Une inscription placée sous les orgues, portant la date du 23 février 1762, relate la consécration du maître-autel par Jean de Calvet, évêque et prince de Grenoble, sur la prière du rec-teur, Havard de Lamazoire.

D'après le procès-verbal d'une visite pastorale, faite l'année suivante dans cette église, le nombre des feux de la paroisse était de quatorze cents. Il y eut, cette même année, deux mille quatre cents communicants ; le nombre des sépultures dans l'intérieur de l'église était de deux cent cinquante, que l'Œuvre vendait selon l'usage immémorial.

Vers la même époque, en octobre 1756, une scène déplorable se passa dans l'intérieur de l'église. Une rixe éclata entre le carillonneur et le bedeau, homme d'humeur belliqueuse : c'était un ancien soldat de la garde suisse. Ils se battirent jusqu'à effusion du sang. L'église fut, par le seul fait, frappée d'interdit. La cérémonie de la réconciliation de l'église fut faite par M^{sr} de Fumel, évêque et comte de Lodève. Une procession solennelle eut lieu ; l'église fut aspergée d'eau bénite avec un goupillon fait d'hysope. Les lumières étaient éteintes ; elles furent seulement allumées lorsque la sainte Eucharistie fut rapportée solennellement sous un dais. Avant de célébrer la messe, l'évêque se prosterna au milieu de la nef, et fit amende honorable. Ainsi fut réparé noblement le scandale causé par ces deux « manants ». Mais il est à désirer que les serviteurs de nos églises soient toujours doux et pacifiques.

Pendant la Révolution, c'est-à-dire pendant environ dix ans, l'église Saint-Nicolas fut fermée au culte catholique et réservée pour les réunions populaires. Des agapes fraternelles réunissaient de temps en temps les patriotes dans la vaste nef, et l'orgue

accompagnait les refrains révolutionnaires, qui avaient remplacé les hymnes sacrées.

Par le Concordat, l'antique église Saint-Nicolas est redevenue l'église paroissiale du Faubourg.

LES COUVENTS ET LES CHAPELLES DU FAUBOURG

D'autres monuments religieux, qui disaient à l'étranger la foi et la piété des habitants du Faubourg, entouraient l'église Saint-Nicolas. Cinq couvents, un de religieux : les Feuillants ; quatre de religieuses : les Clarisses, les Feuillantines, les Dames Maltaises et les Filles du Bon-Pasteur, possédaient des chapelles ouvertes, pour s'y rendre à la prière et y entendre la parole de Dieu.

Le couvent des Filles de Sainte-Claire était le plus ancien. Elles étaient appelées les Dames de la Porte, parce que le mur de leur couvent touchait à la porte de Lille; l'impasse de ce nom nous rappelle encore leur souvenir. Ce couvent se trouvait entre les remparts, la rue Réclusane et les jardins de l'hôpital de la Grave. Il avait été habité, d'abord, par des religieuses bénédictines; en 1325, le Chapitre de Saint-Etienne leur donna l'église Saint-Rome, dans la rue de ce nom, où elles allèrent s'établir. Au quinzième siècle, sur la demande de Louis XI et par le consentement du Pape Pie II, l'ancien monastère des Bénédictins fut donné aux religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François. Mais, plus tard, « pour contenir lesdites Sœurs du « Tiers-Ordre, et instruire les jeunes religieuses qui se présen-
« teraient », leurs supérieurs firent venir des religieuses du couvent de Sainte-Claire, d'Albi. Ce couvent était réputé par

la grande sainteté et austérité de vie de ses religieuses; elles furent dispersées par la Révolution. Par le Concordat, ce monastère a été donné à l'hôpital de la Grave, et sa chapelle a été affectée au service religieux du nouvel hospice, devenu le Dépôt de mendicité du département.

Depuis 1802, l'église Saint-Nicolas compte, parmi ses précieux trésors, le chef et la majeure partie des ossements d'une religieuse clarisse, morte en odeur de sainteté, le 23 octobre 1699. Elle s'appelait Germaine d'Armaing, et appartenait à une honorable famille de Pamiers. Elle mourut à l'âge de trente-cinq ans, après une vie pleine d'austérités. Son corps, qui reposait dans le cloître de son couvent, fut transporté dans la sacristie de l'église, où il est conservé dans une châsse. L'histoire de sa vie, écrite par son directeur, fut publiée avec toutes les approbations requises. Nous y remarquons le concours extraordinaire du peuple qui se pressa autour de sa dépouille mortelle, pour y faire toucher des chapelets, des heures, des crucifix et autres objets. Nombreux furent les miracles obtenus par son intercession. Il avait été défendu de toucher à son tombeau, distingué par une pierre de taille, et d'ensevelir toute autre religieuse dans cette même tombe. « Cette défense, écrivait l'auteur d'une « nouvelle édition de sa vie, parue en 1787, est fondée sur « l'espérance que l'Eglise lui décernera quelque jour les honneurs « du culte public. A ce sujet, on fait des démarches à Rome, et « il ne sera pas difficile d'établir juridiquement les preuves des « faveurs multipliées que l'on obtient par son intercession. »

Les événements malheureux qui attristèrent la Religion en France, à la fin du dernier siècle, ont pu faire suspendre les poursuites de cette cause, à Rome; mais la foi des fidèles ne s'est pas ralentie: que de personnes, que de mères surtout portent des objets à faire toucher au chef de la sœur Germaine, pour obtenir le soulagement ou la guérison de leurs malades! Souvent, leur foi est récompensée. Sans doute, Dieu attend son

heure, pour faire briller d'un nouvel éclat la sainteté de la sœur Germaine. Si jamais ce beau jour arrive, quelle joie pour la paroisse Saint-Nicolas, « qui aura nourri dans son sein ce nouvel « ornement de l'héritage de Jésus-Christ » !

Après la réforme introduite par Jean de la Barrière, dans l'ordre des Feuillants (seizième siècle), M. Dupin, conseiller au Parlement, offrit au pieux réformateur la maison avec le jardin qu'il possédait au Faubourg, à condition d'y établir quelques religieux de sa congrégation. Cette maison se trouvait entre la rue actuelle des Feuillantines et la petite rue Peyrolade. Le Pape approuva la fondation, et la propriété du conseiller Dupin fut transformée en monastère. Mais les religieux, se trouvant à l'étroit dans ce local, achetèrent, dans la rue des Teinturiers, en face des Dames Maltaises, un vaste terrain, où ils bâtirent le monastère de Saint-Benoît-des-Feuillants. Ils cédèrent aux Feuillantines leur premier local. En 1621, le couvent et la chapelle étaient achevés; Jean de Bertier, évêque de Rieux, vint les bénir.

Une grande partie de ce monastère subsiste encore; on y a ajouté quelques nouveaux bâtiments. C'est aujourd'hui le couvent des Dames de Saint-Maur ou des Feuillants, maison d'éducation très connue et très justement estimée.

Les Feuillantines, ordre fondé en 1588 par le Père Jean de la Barrière, vivaient dans un monastère, à Montesquieu-Volvestre, au diocèse de Rieux, sous la règle de saint Benoît et de sainte Scholastique. Mais se trouvant trop incommodément placées dans cette petite ville, elles demandèrent à être transférées à Toulouse. Le supérieur des Feuillants leur céda la maison et le jardin, don de M. Dupin, que l'ordre possédait dans le Faubourg; elles s'y établirent en 1599. Elles bâtirent un magnifique monastère et une belle chapelle, grâce aux largesses de l'illustre princesse Antoinette d'Orléans de Longueville, veuve du marquis

de Belle-Isle. Attirée par la réputation de piété et de vertu des religieuses feuillantines, cette jeune princesse, se déroband à ses parents, vint s'enfermer dans leur monastère, avec le dessein d'y prendre le voile. Elle en fut tirée l'année suivante, contre son gré, par un bref du Pape Léon XI, pour être coadjutrice de dame Eléonore de Bourbon, tante du roi Henri IV, abbesse du célèbre monastère de Fontevrault. Mais en mourant, elle ordonna que son corps fût transporté au couvent des religieuses feuillantines de Toulouse. Avant la Révolution, on montrait, comme un saint lieu, la cellule occupée par la princesse Antoinette d'Orléans. On y conservait sa couche, formée de deux planches placées sur deux tréteaux, son cilice et sa discipline.

La chapelle et le monastère ont entièrement disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Au commencement du dix-septième siècle, les chevaliers de Malte cédèrent aux Dames Maltaises ou religieuses hospitalières de Saint-Jean-de-Jérusalem le local de la Chevalerie. Par un acte du 2 février 1186, Bernard de Saint-Romans et Bernarde, sa femme, avaient donné à Pons de Lordat, prieur ou maître de l'hôpital Saint-Remésy, de Toulouse, ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et à ses successeurs, une maison avec ses dépendances, appelée la Cavalerie ou Chevalerie, située au delà de la rivière de Garonne (1). L'ordre religieux des hospitalières avait été institué, au temps des croisades, pour le soin des pèlerins malades; elles suivaient la règle de saint Augustin. Un magnifique monastère fut bâti en quatre ans, grâce surtout aux secours du grand maître de Malte. La chapelle, digne d'un si bel établissement, eut pour architecte le célèbre Rivals. Ce couvent fut approuvé par une bulle du Pape Urbain VIII, par une ordonnance de M^{sr} de Montchal, archevêque de Toulouse, et par des

(1) Du Bourg, *le Grand Prieuré de Toulouse*.

lettres patentes de Louis XIII. Les religieuses de chœur devaient avoir, toutes, des titres de noblesse ; elle s'occupaient surtout de donner une éducation très soignée et très recherchée aux jeunes filles nobles de la province. Ce couvent était devenu très prospère. En 1659, Denys de Polastron, le grand prieur de Toulouse, reçut, comme un témoignage de bienveillance du Pape, le corps de sainte Dorothée. Il le donna aux Dames Maltaises, qui le conservèrent précieusement jusqu'à la Révolution, où tout disparut, religieuses, chapelle et couvent. Ainsi, des fameux thermes de Peyrolade, devenus le célèbre château de la Chevalerie, transformé à son tour en riche monastère, il ne reste pas pierre sur pierre.

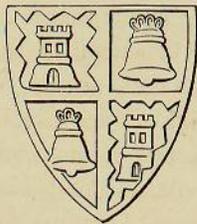
Le couvent des religieuses du Bon-Pasteur se trouvait le long de la rue actuelle de Laganne. Il avait été fondé en 1715, par Pierre de Tournier, conseiller au Parlement, avec le concours de Marie-Elisabeth de Leymerie, qui en fut la première supérieure. Ce nouveau couvent prospérait rapidement ; déjà la piété des religieuses était renommée dans la Guyenne et le Languedoc. Le Père Badou, prêtre de la Doctrine, terminait dans ce couvent, en septembre 1725, les exercices d'une retraite. Des pluies continuelles tombaient depuis plusieurs jours, et la Garonne grossissait à vue d'œil ; en même temps le vent du midi s'étant levé, fondait les premières neiges tombées sur les Pyrénées. Un débordement du fleuve était à craindre, car aucun travail de défense ne protégeait alors le Faubourg. Le Père Badou ne s'aperçut pas du danger qui le menaçait. On ne croyait pas que les eaux se jetteraient contre les bâtiments, et on continua les exercices de la retraite. Mais les flots, devenus plus rapides, roulant avec eux des troncs d'arbres et des débris de toute sorte, renversèrent un mur nouvellement bâti et sapèrent l'édifice : il s'écroula, engloutissant le missionnaire avec cinquante-deux religieuses. Les unes furent noyées ; d'autres

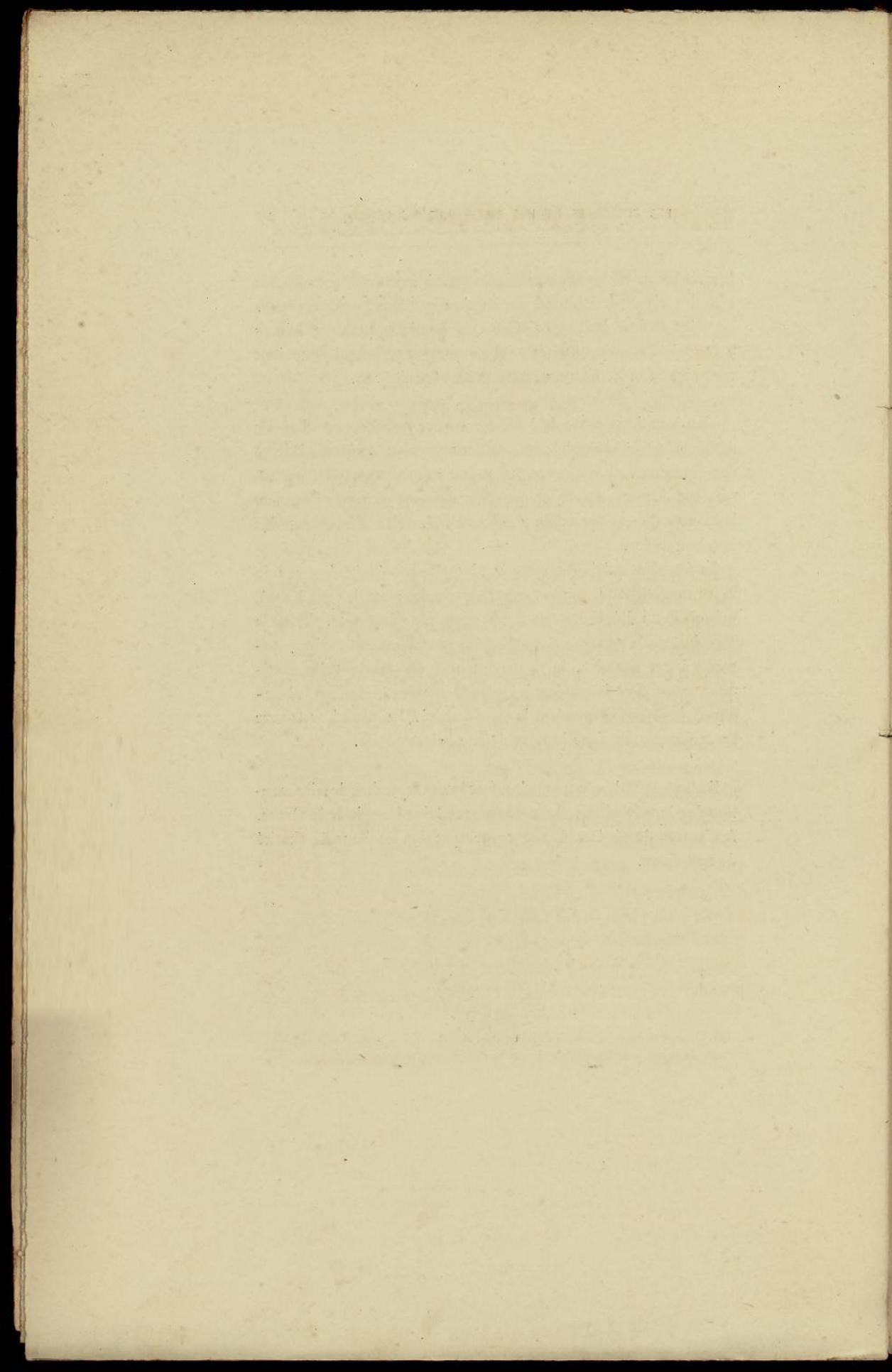
écrasées sous les ruines ; plusieurs survécurent quelques heures sous les débris de l'édifice, sans qu'on pût leur porter secours. Le Père Badou était avec elles, et, pendant quatorze heures d'une triste agonie, il ne cessa d'encourager celles qui pouvaient entendre sa voix. Ce monastère avait vécu dix ans.

Non loin de la porte de Lille on trouve encore une chapelle dédiée à la très sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame-des-Fontaines. Elle tire ce nom des nombreuses sources qui existent dans ces lieux et qui fournissaient autrefois l'eau aux habitants de ces quartiers ; aujourd'hui, elles alimentent des lavoirs publics.

La fontaine qui jaillit sous la chapelle possédait, dit-on, une vertu merveilleuse, surtout contre les fièvres ; aussi, tout à côté, existait-il un hôpital, dont il ne reste plus de traces. Avant la Révolution, la paroisse Saint-Nicolas se rendait processionnellement à cet oratoire, le 15 mai au soir, en chantant des cantiques, pour aller demander à Notre-Dame-des-Fontaines l'abondance des sources pendant la saison d'été. La rue où se trouve l'oratoire portait alors le nom de rue Sainte-Marie.

Il n'entre pas dans notre cadre, forcément restreint, de faire mention des deux hôpitaux, Saint-Jacques et Saint-Joseph-de-la-Grave. A d'autres de révéler à nos contemporains les élans de charité de nos aïeux.







CHAPITRE III

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SA DESCRIPTION



BIEN que sa fondation date de la fin du douzième siècle, l'église Saint-Nicolas, comme tous les monuments importants, appartient à plusieurs époques ; elle a reçu, pour ainsi dire, le sceau de chaque style d'architecture apporté par les siècles (1). Il y a, dans l'édifice actuel, des parties qui remontent certainement au douzième siècle, dit *siècle de transition*, par suite de la métamorphose du plein-cintre en ogive naissante. La chapelle qui s'ouvre la première, à gauche, dans la nef, dédiée autrefois à saint Roch, aujourd'hui à sainte Germaine, offre tous les caractères de ce style. L'ogive de l'ouverture est à peine prononcée ; il en est de même dans l'intérieur de la chapelle. Les nervures qui se croisent à l'intrados de la voûte diffèrent peu du plein-cintre ; elles sont d'une simplicité extrême ; elles se relient à leur point d'intersection par une clef de voûte sans ornementation, et se terminent par des culots représentant des personnages grotesques ; c'est un petit chef-d'œuvre de l'époque

(1) Voici ses dimensions : Longueur, 45 mètres ; largeur de la nef, 14^m52 ; largeur de la nef avec les bas côtés, 28^m75 ; hauteur de la voûte, 21^m30.

de transition. Pour l'archéologue, cette chapelle est la plus remarquable de l'église.

Cependant, la voûte paraît très basse ; tout en disant qu'il y a loin encore de ce style au style ogival si élancé, n'oublions pas de faire remarquer que le sol de la chapelle, comme le sol de toute l'église, était plus bas de cinq à six marches, ce que nous ont prouvé les fouilles faites récemment au pied des piliers. Le sol de cette chapelle se trouve au niveau du sol actuel de l'église, ce qui peut nuire un peu à l'effet produit sur le visiteur. — Un autel en terre cuite, au-dessus duquel sont les trois statues de saint Jean-Baptiste, de saint Roch et de sainte Germaine, qui rappellent les divers vocables de la chapelle, céderait volontiers la place à un autre autel, de style plus sérieux et de structure plus solide.

La nef de l'église date de la seconde moitié du quinzième siècle : un écusson avec croix épiscopale, que porte la clef de voûte de la première travée, en indique l'époque probable. Il porte : « de gueules à une bande d'or, chargée de trois roses de gueules, « à la bordure d'or, aussi chargée de huit roses de gueules (1). » Ces armes sont celles de Bernard de Roserge ou du Rozier, qu'on retrouve dans d'autres monuments de la ville. Cet archevêque occupa le siège de Toulouse de 1452 à 1474 ; il favorisa beaucoup l'ornementation et l'embellissement des églises paroissiales, raconte un de ses historiens. C'est donc pendant son épiscopat, et grâce peut-être à sa générosité si connue, que la voûte si remarquable de l'église Saint-Nicolas fut construite.

Quelles furent les circonstances qui retardèrent si longtemps l'achèvement de l'église, c'est ce qu'il nous est impossible de dire. Les guerres qui ensanglantèrent pendant tant d'années ce pays, les calamités de toute sorte qui accompagnent les

(1) Cet écusson est reproduit sur la quatrième page de la couverture tel qu'il est à la clef de voûte ; les roses ont été, à dessein, omises ou ont disparu.

guerres, les débordements fréquents du fleuve, étaient des causes assez graves pour épuiser les ressources et arrêter la charité des habitants. Il suffit donc de lever ses regards vers la voûte pour y reconnaître les traits bien caractérisés d'une époque postérieure. L'ogive s'élève et atteint les proportions régulières du style ogival de la belle époque. « Les arcs-doubleaux, qui divisent l'édifice en cinq travées, viennent se relier de chaque côté avec des pilastres engagés dans les murs latéraux. Une saillie sans sculpture remplace les chapiteaux. La voûte d'ogive est d'une grande simplicité. L'espace compris entre chaque arc-doubleau se circonscrit par quatre voûtes, dont le sommet présente une clef sans sculpture, indiquant le point d'intersection de leurs nervures. Ces nervures ou formerets sont prismatiques; ils retombent le long des murs, en se prolongeant jusqu'au sol, sous la forme de petites colonnes flanquant le pilastre principal. »

Les fenêtres de la nef, ogivales, élancées, sans aucun ornement qui altère la pureté de leurs lignes, devaient former, avant leur modification, une harmonie irréprochable avec l'ensemble de l'édifice; probablement, à l'époque de la construction du rétable, elles furent murées en partie. Garnies aujourd'hui de verrières en grisaille, reproduction de quelques verrières du quatorzième siècle, elles laissent pénétrer dans l'église une lumière douce, qui sera bientôt plus abondante. Une belle rosace en pierre, trop masquée par les orgues, occupe la partie supérieure du mur de l'ancienne entrée.

Primitivement, en effet, l'église s'ouvrait sur la petite rue Saint-Nicolas. Rien de svelte, d'élégant et de sévère à la fois comme ce portail extérieur, actuellement condamné et à moitié muré: « Les tores cylindriques qui suivent le contour des ogives sont d'une légèreté, d'une délicatesse remarquables. »

L'architecture du dix-septième siècle s'est manifestée dans l'église par l'ornementation du chœur. Le célèbre Despax en fut

l'architecte et en partie l'ouvrier. Sur le maître-autel s'élève un baldaquin magnifiquement sculpté, soutenu par quatre colonnes de marbre de Sarrancolin (Hautes-Pyrénées), chacune d'un seul bloc. Si, d'après les règles de l'art, ce baldaquin est là un hors-d'œuvre, de l'aveu de tous il est vraiment monumental. Les deux côtés du chœur se trouvent dans le même plan architectural que le baldaquin. Trois tableaux de Despax ornent le sanctuaire. Au centre, sous le baldaquin, est représentée la mort de saint Nicolas, avec son apothéose. A droite du chœur est la consécration épiscopale de ce saint. Cette toile est remarquable par la pose des nombreux personnages qui participent à la cérémonie, par le caractère des têtes et la diversité des expressions, surtout par la perfection des draperies, notamment de la chape du saint. Le tableau qui est à gauche représente l'Assomption de la sainte Vierge. Ces trois toiles sont regardées comme les meilleures de cet artiste. Enfant de Saint-Nicolas, il semble avoir voulu fixer sur les murs de l'église paroissiale ses plus belles inspirations.

Derrière le maître-autel se trouve incrusté dans le mur un bas-relief représentant la Cène. Ce travail, exécuté sur pierre au dix-septième siècle, faisait partie évidemment de l'ancienne décoration du sanctuaire. Il est à regretter que ce petit chef-d'œuvre soit ainsi caché par l'autel. Comme nous l'avons dit, les deux statues de saint Cyprien et de sainte Justine nous ont été conservées au-dessus du baldaquin. L'autel latéral de la sainte Vierge possède sur son tombeau un cartouche en marbre d'une gracieuse sculpture.

Elevé de onze marches au-dessus du sol de l'église, le maître-autel, dont le tombeau est d'une seule pièce de marbre, présente, avec son baldaquin, un aspect grandiose. Récemment, un bienfaiteur généreux complétait l'ornementation de ce magnifique sanctuaire par un riche dallage en marbre de Griotte (Italie), du plus bel effet.

Mentionnons, dans l'intérieur de la nef, un tableau de Gustave Jollivet, avec la date 1859. Jésus-Christ y est représenté, entouré de la soldatesque romaine, au moment où, souffleté, on lui demande avec dérision : « Devine qui t'a frappé ? » Cette toile offre de belles qualités de dessin et de coloris.

La tribune de l'orgue a été construite il y a quarante-cinq ans ; mais par ses dentelures et ses nombreuses figurines, quoique d'un bon travail d'exécution, elle jure avec le style sévère et sobre de l'église. Le buffet de l'orgue, au contraire, est d'un bon style ; s'il était mieux disposé sur cette tribune fort large, le fond de l'église paraîtrait mieux orné, la rosace laisserait venir tous ses rayons, et l'œil, comme le goût, serait plus satisfait. L'orgue actuel est un instrument qui compte trente jeux ; il fut acheté à l'Exposition universelle de Paris, en 1845, où il avait obtenu une des plus hautes récompenses ; il sortait des ateliers de Daublaine et Collinet. Ses accords brillants ou légers se répercutent admirablement, sans se confondre, dans toute l'église, dont la sonorité est remarquable. Deux monolithes, de belles dimensions, soutiennent la tribune et son orgue.

Une grande et belle statue en pierre, représentant saint Nicolas, évêque, bénissant le peuple, s'élève sur un piédestal, à l'entrée de l'église. Aux pieds du pontife sont les trois petits enfants ressuscités, sortant du saloir, rayonnants de joie. Ce groupe offre des détails d'exécution remarquables (1).

(1) Sculpture de M. Fabre, professeur à l'École des Arts.

LES CHAPELLES

C'est dans la première moitié du seizième siècle que commença la construction des chapelles latérales, de Notre-Dame, de Sainte-Croix, de Saint-Nazaire et de Saint-Barthélemy.

La chapelle Notre-Dame fut terminée, vers 1557, par les soins de la Confrérie de cette chapelle. Plus tard, le 24 juin 1654, un acte était passé avec Arthur Legoux, sculpteur, pour la confection d'un rétable. Il y est dit que les sculptures devaient être exécutées moyennant la somme de 550 livres; elles étaient, dit-on, fort belles. Il y a longtemps que le travail de Legoux a disparu; aujourd'hui, cette chapelle reproduit aux yeux des fidèles la scène de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette : grotte, fontaine, personnages, tout y est exactement reproduit et parle aux yeux et à la piété des fidèles.

L'Archiconfrérie de l'Immaculée-Conception et la Confrérie de Notre-Dame du Rosaire sont érigées dans cette chapelle.

La chapelle de Sainte-Croix, en regard de celle de Notre-Dame, rappelle, par son ornementation, la passion et la mort sanglante de Notre-Seigneur. Sa voûte annonce la fin du quinzième siècle.

La présence des liernes et des tiercerons, qui se groupent et s'entre-croisent sur leur intrados, annonce la décadence du style ogival. Une grande croix, adossée au mur, rappelle la destination de cette chapelle, consacrée aux souvenirs de la Passion. Pendant longtemps elle a porté aussi le nom de chapelle des Cinq-Plaies. Elle a été restaurée, il y a quelques années, avec goût. Dans le tombeau de l'autel, fermé par du verre, on voit

le corps inanimé du Sauveur, sculpté en pierre (1). Derrière l'autel, un grand vitrail, dans un plan habilement conçu, retrace le triomphe de la Croix, portée par les mains de sainte Hélène.

Les deux chapelles de Saint-Barthélemy et de Saint-Nazaire n'existent plus. Leurs autels ont été enlevés, il y a quelques années, pour donner une plus grande place aux fidèles les jours de grandes solennités. Leurs voûtes se font remarquer par la surcharge de lignes et d'ornement, qui dénotent bien le style de la Renaissance, mais le beau style.

La chapelle du Purgatoire, dite aussi de l'Agonie, est une des plus anciennes. Nous avons dit combien déjà, au quinzième siècle, les revenus des fondations de messes étaient importants. Il est probable qu'elle n'a jamais eu de voûte remarquable, car celle qui existe, dénuée de tout style, est du commencement du siècle. Derrière l'autel, sous un baldaquin à ciel ouvert, est le groupe de Notre-Dame-de-Pitié. L'expression douloureuse de la Mère du Sauveur, qui tient sur ses genoux le corps ensanglanté de son Fils, trouve un écho dans tous les cœurs; l'exécution est à la fois délicate et sévère (2).

C'est dans cette chapelle que se disent encore, comme par le passé, les messes pour les âmes du Purgatoire. Son autel est privilégié.

La sacristie est également du seizième siècle. La porte d'entrée est ornée de deux colonnes corinthiennes, surmontées d'un tympan, au centre duquel se trouve, dans une coquille en pierre, une petite statuette de saint Nicolas. Sur la frise est inscrite la date de 1562. Parmi les vases sacrés que la sacristie

(1) Œuvre de M. Fabre.

(2) L'auteur de ce groupe est Ajon, sculpteur toulousain, qui vivait à la fin du dernier siècle; il avait été grand prix de Rome. Comme Despax, il était de la paroisse Saint-Nicolas.

renferme, on remarque : un ostensor du dix-septième siècle, sur lequel on voit des anges portant les instruments de la Passion de Notre-Seigneur, exécutés sur vermeil repoussé; le pied d'un ciboire et la tige d'un calice, de même époque et de même valeur.

Sous la tribune, à gauche, une porte donne entrée à une vaste chapelle, dite du Sacré-Cœur ou des Congrégations. Elle forme un angle droit avec l'axe de l'église, dont elle est d'ailleurs indépendante : elle s'ouvre sur la petite rue Saint-Nicolas. Cette chapelle, de construction récente, est de style ogival. Elle attend sa peinture et son ornementation.

Entre cette chapelle, l'église et les rues voisines, se trouvait autrefois le cimetière de la paroisse, élevé en forme de tumulus; il fut transporté, il y aura bientôt deux siècles, dans une propriété du sieur Rapas, devenu le cimetière actuel de Saint-Cyprien.

LE PORTAIL ET LE CLOCHER

Extérieurement, l'église Saint-Nicolas offre une masse imposante, dont la belle hauteur domine le Faubourg.

Le portail appartient à la fin du quinzième siècle. Il est à regretter qu'il n'ait pas été achevé, car, d'après ce qui existe, des ogives de pierre, ornées de statuettes surmontées d'un dais, devaient former l'ébrasement du portail. La place est vide; des ogives en maçonnerie rappellent à peine le plan de l'artiste qui avait conçu ce beau travail. Ce qui existe est remarquable. Le tympan, supporté par les linteaux richement décorés d'une guirlande de pampres et de grappes de raisins bien ciselés, renferme la scène de l'Adoration des Mages. On y voit la sainte

Vierge, assise avec toute la majesté d'une reine-mère, sous un dais gothique, présentant l'Enfant-Jésus à trois personnages richement vêtus. L'un de ces personnages, à genoux, offre une cassette; le deuxième tient dans sa main un vase à brûler des parfums; le troisième apporte une ampoule. Ce sont les rois mages faisant hommage à l'Enfant-Dieu, Roi des rois, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Saint Joseph, en costume de pèlerin, se tient à droite de la Vierge. A côté, derrière une crèche, paraissent un âne et un bœuf. L'exécution des personnages et des détails de cette scène n'est pas sans valeur; la pose de la Vierge, surtout, fait de sa statue un petit chef-d'œuvre: il semble qu'en présence des rois, elle se souvienne qu'elle est aussi de race royale et mère d'un Dieu. Le nom de l'artiste nous est inconnu; probablement il appartenait à quelque ordre religieux, selon l'usage du Moyen Age; mais l'idée chrétienne qui l'a inspiré reste: il voulait, par cette scène des mages, dire au chrétien les présents qu'il doit porter au Dieu de l'Eucharistie, hôte de l'Eglise.

Six statues occupent les niches du portail; deux sont récentes, celle de saint Cyprien, évêque, et celle de saint Nicolas; les quatre autres sont anciennes et fort mutilées: elles ont subi l'outrage des ans et aussi, dit-on, de quelque patriote peu artiste, à tel point qu'elles sont méconnaissables. Le spectacle que présentent, le dimanche, ces statues à demi-brisées et les pauvres écloppés adossés contre elles, demandant l'aumône d'une voix dolente, touche le cœur; les statues comme les hommes ont leur infortune!

Le porche qui précède ce portail était autrefois couvert et entouré d'une tribune. Jusqu'à la fin du dernier siècle, une vingtaine de momies, enveloppées dans leurs suaires et rangées à la file, étaient placées debout, sur cette tribune. Il n'était pas rare de trouver, dans Toulouse, des cryptes où l'on conservait soigneusement des momies: celles des Cordeliers et des Jaco-

bins étaient célèbres. Mais une galerie de momies gardant l'entrée d'une église devait être un spectacle unique. On raconte que le célèbre philosophe Maupertuis, pendant le séjour qu'il fit à Toulouse l'année avant sa mort, venait souvent au Faubourg s'asseoir sous le porche de l'église Saint-Nicolas. Il y passait plusieurs heures à considérer ces tristes restes de l'humanité. Un de ses amis, alarmé de le voir de jour en jour plus mélancolique et craignant que ces longues et tristes rêveries ne finissent par trop altérer sa santé, déjà chancelante, fit de vains efforts pour l'en détourner. Un jour, il vint trouver le philosophe sous le porche, et lui dit, avec sa vivacité méridionale : « Dites-moi donc, mon cher Maupertuis, de quoi rient ces morts ? » Les lèvres sèches de ces momies leur donnaient, en effet, l'air de gens en train de rire. « Mon ami, répondit Maupertuis d'une voix brusque, ils rient de ceux qui vivent. » Ce mot se répéta, même dans les capitales de l'Europe, où ce philosophe était en renom ; on reconnut facilement cet esprit incrédule, qui allait apprendre auprès des morts de Saint-Nicolas, non la crainte de Dieu, mais le mépris des hommes ! Que Dieu lui pardonne !

Les paroissiens de Saint-Nicolas, moins versés en philosophie, devaient certainement, en passant sous le porche, murmurer une prière pour les âmes des trépassés et emporter quelque salutaire réflexion !

Laissons ces tristes pensées : trois cloches à toute volée et un joyeux carillon réjouissent les cœurs et chantent l'espérance.

Le clocher tel qu'il est actuellement offre quelques particularités très dignes de remarque. Sur une base quadrangulaire s'élève une tour octogonale, à deux étages de fenêtres ogivales accolées, présentant le type du gothique en triangle, assez usité dans nos contrées. Nous avons dit que le clocher, à la hauteur de la voûte, possède des fenêtres de style roman, ce qui nous a

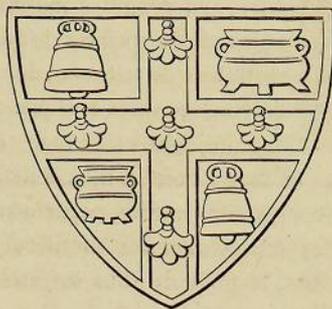
porté à croire qu'il avait appartenu, en partie, à une ancienne église détruite par quelque cause inconnue. La tour actuelle est surmontée d'une flèche de proportions mesquines, construite en bois et recouverte de briques plates. Au mois de mai 1787, cette flèche fut grandement endommagée par la foudre. On eut cependant la mauvaise inspiration de restaurer cette calotte pyramidale si lourde et d'un si fâcheux effet.

Parmi les quinze cloches que possède le clocher, il y en a une, de belles dimensions, qui attire les regards par son épaisseur et son antiquité. A son sommet et au pourtour supérieur, on lit le vers latin que voici : *Sudarium Christi servet nos fumere tristi* (le suaire du Christ nous préserve d'une triste mort !). Dans le pourtour inférieur est cette légende : *En le an mil CCCXCVII, B. ABBAT. de CADVN BERNAT DEMERENX IOANA DANIO SA MOLHE ME BATI* (en l'an 1397, B., abbé de Cadun, Bernard Demerenx, Jeanne Danio, sa femme, me bâtirent ou me battirent). On sait, en effet, que, d'après l'usage de l'Église, le parrain et la marraine d'une cloche en tirent le premier son. Sur la circonférence se retrouve plusieurs fois reproduit un écu (1), qui a pour légende ces mots : *S(igillum) BERTRANDI : DEI : GRATIA : ABBATIS : CADVNII*. Le sceau abbatial, avec la même légende, s'y trouve aussi plusieurs fois reproduit. L'abbaye de Cadun ou de Caduin, en Périgord, était célèbre au quatorzième siècle par la possession du Saint Suaire de Jésus-Christ. Elle appartenait, comme le monastère de la Daurade, à l'ordre de Saint-Benoît. Or, dans la liste des abbés de Caduin, on trouve, en 1371, Bertrand IV, celui-là même dont le nom et les armes se retrouvent sur la cloche que nous venons de décrire. Par quelles circonstances l'abbé de Caduin a-t-il fait don à l'église Saint-Nicolas de cette

(1) Il termine le chapitre I^{er}.

cloche qui porte son nom, c'est ce qu'il nous est impossible de dire.

Ajoutons que, malgré ses cinq siècles d'existence, elle a toujours sa voix pure et sonore ; c'est elle qui appelle tous les jours les fidèles, de génération en génération, au saint sacrifice de la messe. Mentionnons aussi une autre cloche, à la voix un peu grêle, qui ne sonne que la veille des jours de jeûne et d'abstinence, pour rappeler au peuple chrétien le cinquième commandement de l'Eglise. Son vieux nom était la *Carémale* ; elle est plus connue aujourd'hui sous le nom populaire de *Merlussairo*. Heureux ceux-là qui écoutent les voix des cloches : elles appellent à Dieu !





CHAPITRE IV

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS — SA RESTAURATION



ALGRÉ les difficultés de la réorganisation du culte au commencement de ce siècle, la restauration de l'église Saint-Nicolas fut projetée. On songea d'abord à décorer la voûte et la nef. Des peintures furent faites en 1837, mais dans de telles conditions qu'elles furent détériorées après quelques années. A la même époque, sous prétexte de régulariser l'ouverture des chapelles et de donner l'unité à la nef, on fit disparaître les anciennes ogives sous des arceaux en plein-cintre; les pilastres furent tranchés et les colonnettes mutilées; ces travaux ont choqué, avec raison, le goût de tous les archéologues qui ont visité l'église.

Depuis lors, c'est à la restauration plus ou moins riche des chapelles qu'on s'est appliqué et que les fidèles ont affecté leurs offrandes.

Cependant, aujourd'hui, la restauration de l'église Saint-Nicolas et de sa splendide nef s'impose; cet aspect triste et presque délabré qu'elle présente aux fidèles doit disparaître. Le Conseil

de Fabrique a résolu de suivre les traditions généreuses de la Table de l'Œuvre, et, pour veiller aux travaux de la restauration, il a nommé une commission de quatre membres, sous la présidence de M. le Curé, qui n'est plus à son coup d'essai. Un plan général de restauration totale de l'église a été demandé à un de nos habiles architectes (1), et c'est ce plan magnifique, destiné à rendre à cette antique église son véritable cachet artistique, que nous allons brièvement exposer dans ses grandes lignes.

Evidemment, le travail de restauration que demande l'église Saint-Nicolas sera un travail de longue haleine; il comprendra, en effet, la restauration, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, soit du mobilier religieux.

Quoique, pour le moment, on n'ait d'autre dessein que d'exécuter la restauration intérieure, nous indiquerons cependant ce qu'il serait nécessaire d'ajouter à l'église pour sa restauration complète; ainsi, on aura une idée du plan d'ensemble.

La restauration intérieure, qu'on va commencer incessamment, a d'abord présenté à l'architecte une sérieuse difficulté, en raison de la présence du grand et majestueux rétable qui occupe le grand mur droit du chevet de l'église. Ce rétable, en forme de baldaquin, est sans contredit le plus beau de Toulouse, à cause de la noble simplicité de ses proportions et de sa composition franche et correcte; aussi, quoique d'un style bien différent de celui de l'église, on n'a pas songé à le démolir. Pour le conserver et le faire entrer dans le plan de l'édifice, il a suffi de laisser définitivement murée la fenêtre qui se trouve au milieu du chevet, et de peindre sur ce chevet un fond simple qui puisse faire valoir la richesse de ce monument et la beauté de ses proportions.

Or, cette première opération a été le point de départ de la

(1) M. Rocher.

décoration générale, qui doit nécessairement être en harmonie avec le sanctuaire ainsi restauré. De là, une nouvelle difficulté ; il fallait trouver une décoration peinte qui permit de relier l'architecture simple et ogivale de l'église à l'architecture classique et fastueuse du rétable. Pour cela, d'après le plan, la hauteur de l'église sera coupée en deux parties, séparées par une grande frise ogivale ; la vie de saint Nicolas se déroulera le long de cette frise, dont les grandes lignes feront suite aux grandes lignes du rétable.

Avant d'entreprendre la décoration peinte de l'église, travail qui demande beaucoup de soins et de grands frais, le premier devoir de l'architecte était de rectifier les erreurs commises par les siècles dans l'enceinte de l'édifice.

Au premier rang de ces erreurs se trouvaient les arcades formant l'entrée des chapelles ; avec leur plein-cintre elles défiguraient complètement la nef de l'église. Il fallait donc, à tout prix, les faire disparaître. Après plusieurs recherches, des fouilles faites aux pieds des murs et des sondages pratiqués au-dessous des fenêtres, on a pu retrouver les anciennes proportions générales de l'édifice et en déduire celles qui ont été définitivement adoptées ; les ouvertures actuelles des chapelles seront légèrement surélevées, et leur courbe plein-cintre, remplacée par une forme ogivale, rendra aux arcades leur véritable style ; les fenêtres, actuellement fermées dans le bas par une cloison, seront rouvertes d'après les anciennes proportions et donneront à la nef, avec une lumière plus abondante, un aspect plus gracieux. Si l'on ajoutait encore une modification dans le buffet de l'orgue, consistant à écarter les deux tourelles et à baisser la partie centrale, la superbe rosace, avec ses vitraux restaurés, enrichirait l'église de ses rayons, dérobés maintenant par ce grand instrument.

Le long de la nef, au-dessous de la frise peinte et dans les

tympan des ogives formant l'entrée des chapelles, s'échelonnent les quatorze stations du chemin de la croix; ces stations, exécutées en émail de couleur, seront incrustées dans le mur et feront ainsi, à la fois, partie intégrante et de l'édifice et de la décoration totale de la nef.

La restauration extérieure de l'église, plus difficile mais très désirable, doit principalement s'étendre sur la porte d'entrée et sur la tour.

La porte d'entrée, si remarquable quoique malheureusement mutilée, possède cependant quelques moulures qui permettent d'en reconstituer l'ensemble. Le mur surajouté, qui encadre actuellement le portail, sera enlevé; le meneau vertical, qui soutenait le dais encore conservé et le tympan, sera remplacé et portera dans son centre, selon l'usage de l'époque, une statuette du saint patron. Des ogives en pierre prendront la place des ogives en maçonnerie qui existent actuellement. Les deux montants de la porte seulement sont surmontés de saints avec leur dais; l'ornementation sera complétée par une série d'autres statuettes, avec leur dais de même architecture et de mêmes proportions.

La tour, de construction très originale, sera dépouillée du crépi qui couvre ses murs. La brique alors sera apparente, ainsi que la pierre, et l'on pourra se rendre compte de l'effet qu'ont cherché à produire les artistes, en construisant ce bel édifice. Ses belles fenêtres romanes, maintenant murées, seront rouvertes et agrandiront encore ce clocher, dont l'aspect est déjà si imposant quand on est à ses pieds. S'il laisse à désirer dans ses proportions, c'est à qui le regarde du plateau de Lardenne ou à qui se promène sur les quais de la rive droite. Actuellement, en effet, il est trop bas et couvert d'une flèche trop petite, surtout à côté du dôme si imposant de l'hôpital de la Grave, qui s'offre aux regards dans le même horizon. La tour actuelle sera sur-

montée, d'un autre étage et couronnée par un ornement en proportion avec l'édifice. Une belle statue de saint Nicolas surmontera le monument, pour protéger cette grande paroisse qui, dans un moment de détresse, le choisit pour son protecteur.

Mentionnons, pour être complet, la construction d'une belle porte ogivale s'ouvrant de la rue sur un porche voûté, selon le style de l'époque, et encadrant toute cette série de dais et de statues que nous venons de décrire. L'entrée sera vraiment digne du sanctuaire restauré.

La restauration du mobilier religieux s'imposera, par le seul fait, après la décoration de l'église. Une chaire, de style gothique, devra remplacer la vieille chaire sans ornement qui existe aujourd'hui. La tribune de l'orgue subira une transformation, au moins dans sa couleur, sinon dans son style. Le baptistère, qui se trouve provisoirement entre les deux monolythes soutenant la tribune, sera placé dans une des chapelles qui servent actuellement de bas côtés : ainsi, les fonts baptismaux occuperont dans l'église restaurée la place qui convient au premier de tous les Sacrements.

De beaux lustres, à la lumière électrique, orneront les arcatures des chapelles et les colonnes de marbre du rétable. Ce rétable et le sanctuaire, soigneusement redorés, mêleront les reflets de leur or aux scintillements de cette brillante lumière.

L'église Saint-Nicolas, par son antiquité, par son architecture, par sa position au milieu d'un immense Faubourg, est digne de la magnifique restauration dont nous avons, à grands traits, esquissé le plan.

Certainement, les paroissiens, à leur tour, maintiendront les traditions de générosité de leurs aïeux.





I FUERUNT PASTORES SANCTI NICOLAI

(Ce tableau des Curés de Saint-Nicolas, quoique incomplet, prouve l'ancienneté de cette paroisse. Nous le donnons en respectant l'orthographe latine et française des manuscrits et des registres.)

XII^o SECULO

Stephanus DE VILLANOVA (1197).

XIII^o SECULO

BERNARDUS (1250).

XIV^o SECULO

Bertrandus DE SANCTA-ARTHENIA
(1307).

Bernardus RAYMUNDUS (1325).

XV^o SECULO

Raymundus CUMBAS (1413).

Petrus CLEMENS

DE DALMAZANO.

Matheus DE DOMECO.

Raymundus ARNALDUS.

Joannes NORMERII.

Bernardus TEXTORIS.

Raymundus MAURELLI.

Joannes DE MALORIVO (1480).

XVI^e SIÈCLE

Nicolas METGÉ (1572-1597).

XVII^e SIÈCLE

Bernard DE RUDÈLE (1623-1633).

Antoine DE TRUSSERIA (1633-1655).

Jean DE COMINHAM (1655-1673).

Jean-Marie DE DONAULD (1673-1707).

XVIII^e SIÈCLE

Havard DE LAMAZOIRE (1707-1770).

Victor RASEIRE (1770-1783).

Jean CAMPARDON (1783-1816).

XIX^e SIÈCLE

François DUFFAUT (1816-1824).

Jean CASSAIGNE (1824-1860).

Pierre BARON (1860-1868).

Jean CASTILLON, mort évêque de
Dijon (1868-1870).

Léon FABRE (1870-1882).

Henri BALLARD (1882).



Recp ff XIX 114

CUETTE CATHOLIQUE.

Eglise des Religieuses de la PORTE, servant d'Eglise
paroissiale de SAINT NICOLAS.

SOUSSION POUR LE SALAIRE DES PRÉTRES.

Recu du curé *Synady* pour le trimestre échu

le 17^o 9^{hse} 1800 (94) la somme de vingt cinq livres —

Toulouse, le 1^o nivose An 9 no _____

ALBERT, Trésorier.



Resp Pf XIX 114

CULTE CATHOLIQUE.

ÉGLISE des Religieuses de la PORTE, servant d'Église
paroissiale de SAINT NICOLAS.

SOUMISSION POUR LE SALAIRE DES PRÊTRES.

Reçu de *M. Bernady* pour le trimestre échu
le 17^o 9^{bris} 1800 (r. s.) la somme de vingt cinq livres —

Toulouse, le 1^o nivose an 9^{me} —

ALBERT, Trésorier.



QUESTIONS

Les questions de la page 100
sont les suivantes :

1. Quel est le rôle de la machine ?

2. Pourquoi ?

ALBERT THOMAS

Bernard 25

Bernady 25th

25th

ALBERT J. BARNETT

QUESTIONS ON THE HISTORY OF THE

REPUBLIC OF THE UNITED STATES

BY

ALBERT J. BARNETT



